

M. Mauprivez était un des membres les plus assidus de la Société à laquelle il a fait de fréquentes communications ; il a publié, avec M. Bazin, une étude sur les bouchers de Compiègne, et donné à notre bulletin, une notice sur une pierre sculptée trouvée à la Madeleine et offerte par lui au Musée. Notre confrère connaissait, et il était l'un des derniers, l'ancienne topographie et l'histoire des vieilles familles de la ville ; sa perte sera vivement ressentie par tous et M. le Président tient à se faire l'interprète de nos regrets pour la mort imprévue de notre confrère qui assistait encore à notre dernière séance et y prenait la parole.

M. Emile BÉNARD, architecte du palais de Compiègne, présenté par MM. Cauchemé et Sorel, est admis en qualité de membre titulaire.

M. le commandant Palat donne lecture d'un important travail intitulé *Compiègne en 1814*.

Il commence par indiquer quelle était la situation générale de notre pays au commencement de 1814, retrace les mesures prises en vue de la défense de la ville contre une invasion menaçante et qui se manifestait déjà dans le nord-est de la France. Après avoir montré quelles étaient les forces dont disposaient les généraux français pour résister à Laon, à Soissons notamment, l'état déplorable dans lequel se trouvaient le plus souvent les contingents étrangers, les polonais par exemple qui arrivaient, sans vêtements, sans armes et sans munitions, il fait ressortir les efforts tentés par le sous-préfet de Compiègne Delmas, avec le concours dévoué de l'administration municipale qui avait à sa tête M. de Lancry.

Malheureusement quand le danger devient imminent, quand on annonce l'approche de l'ennemi, les troupes régulières reçoivent

l'ordre de se replier dans la direction de Paris et les habitants se voient presque seuls, livrés à leurs propres forces pour défendre une ville en quelque sorte ouverte.

Après plusieurs paniques, la confiance revient vers le 15 février, au moment où un officier supérieur, intelligent, est envoyé pour prendre le commandement de la ville, avec un détachement des tirailleurs de la Jeune-Garde et deux canons. A cette force se joint le régiment polonais de la Vistule.

Mais deux jours après, ce corps ainsi que les gardes nationaux sont mis à la disposition du duc de Trévise et envoyés à Paris.

Les alliés s'avancent ; vers la fin du mois, Bulow a occupé Laon, Soissons a été pris, Von Geismar menace Compiègne et vient même jusqu'à Pont et à Verberie.

Le 28 février, on apprend la capitulation de La Fère et le lendemain on voit passer les artilleurs qui formaient la garnison et qui sont dirigés sur Paris. La situation devient critique ; les soldats se plaignent de l'administration et des habitants, ces derniers commencent à se lasser des sacrifices qu'ils font depuis deux mois ; ils font des réclamations au sujet des Polonais, sorte de sauvages indisciplinés qui commettent de nombreuses déprédations dans les villes dans lesquelles on les a envoyés en garnison, aussi bien à Compiègne qu'à Clermont et à Chantilly.

L'ennemi approche, prêt à entourer la ville, nous sommes aux premiers jours de mars.

La suite de cet intéressant mémoire, rédigé d'après de nombreux documents inédits puisés aux archives du ministère de la guerre, dans celles de la ville et dans les manuscrits d'Escuyer, est remise à la séance suivante et M. le Président adresse toutes ses félicitations à l'auteur.

M. l'abbé Vattier continue la lecture de son mémoire sur le prieuré de Saint-Nicolas du

M. le commandant Palat continue la lecture de son travail sur Compiègne en 1814. Il reprend son récit à la date du 1^{er} mars, moment où la ville commence à être menacée sérieusement par les Alliés. Il fait d'abord connaître les mesures prises pour utiliser les restes du corps polonais de Domorowski, resté à Clermont et qui fut envoyé à Pontoise et à Paris, à l'exception de quelques officiers encore montés, mais généralement mal armés et qui furent dirigés sur Compiègne pour constituer un corps d'éclaireurs. Le major Othenin, du 136^e, fait connaître dans ses lettres la situation difficile dans laquelle se trouvent la ville et ses défenseurs. Les fusils, en petit nombre, sont de tout calibre et bons tout au plus à faire l'exercice. La poudre manque et on s'en procure à grand'peine cinq livres dont on fera cent dix cartouches.

En général, partout, on voit le manque d'initiative et l'inertie paralyser les ordres de défense donnés par l'Empereur. Ce ne sera pas toutefois le cas d'Othenin dont l'énergie se manifeste sans relâche jusqu'au jour de sa mort.

La capitulation de Soissons, arrivée le 3 mars, rejette sur Compiègne une partie de la garnison qui, faute de chevaux, n'a pu amener que 6 pièces de canon sur 20 qu'elle possédait et a dû enclouer le reste.

Quelques succès remportés par les Français forcent les Alliés à abandonner Soissons, mais ils ne tardent pas à reprendre cette ville.

De concert avec M. de Lancry, Othenin prend les mesures nécessaires pour la défense ; on constitue une garde bourgeoise de 50 hommes. Le 13, Compiègne a à subir une première attaque et Othenin, qui avait reçu l'ordre de se rendre à Châlons pour commander des recrues, reste dans la ville et s'occupe

de former des compagnies d'habitants pour garder les rives de l'Aisne. On entretient sur le pont trois bûchers destinés à être allumés successivement. Enfin, le 16 mars, on annonce l'arrivée de l'ennemi, dont les pièces sont mises en batterie : Othenin prend les dernières mesures en vue de la défense, il requiert le maire de faire sonner le tocsin, demande des ordres au général Belliard, qui lui répond : « Tenez » ; et le chef de bataillon Lecomte, du 2^e voltigeurs, ajoute « que la ville ne se rendra que quand l'Empereur lui en donnera l'ordre ».

La suite de ce travail est remise à la séance de novembre, mais M. Sorel tient à rendre dès à présent, un juste hommage au travail du commandant Palat qui, plus que bien d'autres manifestations, contribuera à la glorification du major Othenin et des défenseurs de Compiègne.

M. Garand entretient ensuite la société du brasier de Scevola au parc de Compiègne. Après avoir décrit la statue de Mucius Scevola se brûlant le poing, qui se trouve sur la terrasse du parc et en avoir apprécié les qualités artistiques, notre confrère rappelle que, depuis treize ans, ce sujet est devenu inexplicable parce que le trépier-brasier de bronze doré, sur lequel Scevola plaçait son poing, a disparu. Un ouragan célèbre l'a renversé ; on l'a mis dans un dépôt et, malgré deux réclamations au ministère, Scevola est toujours veuf de son brasier. Mais M. Garand nous annonce une bonne nouvelle ; notre confrère M. Bénard, nommé récemment architecte du Palais, a pris le parti de Scevola.

On va lui rendre son brasier, on va le remettre sur le feu !

M. Dervillé lit la première partie d'un étude très complète sur le séjour à Compiègne de 1709 à 1715, de l'électeur de Bavière, alors

nos correspondants, M. l'abbé Manuel, chanoine de Lorette, curé de la Chapelle-en-Serval.

Avant de donner la parole au secrétaire pour la lecture du procès-verbal, le président tient à rappeler le beau succès remporté par notre nouveau confrère M. Bénart, architecte du palais de Compiègne, lauréat du concours ouvert pour la construction de l'Université de Berkeley en Californie. Il ajoute qu'avant de partir pour San-Francisco présider à l'exécution des premiers travaux, M. Bénard a reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur et il adresse ses doubles félicitations à notre confrère.

MM. le duc DE LA MOTHE-HOUDANCOURT, au château du Fayel, présenté par MM. l'abbé Morel et de Marsy, et D'ARRENTIÈRES, au château de Neufvy-sur-Aronde, présenté par Mme Le Féron d'Eterpigny et M. de Bonnault sont admis en qualité de membres titulaires,

M. le Secrétaire dépose sur le bureau un grand nombre de publications périodiques adressées depuis la dernière séance par des Sociétés savantes françaises et étrangères.

M. le commandant Palat continue la lecture de son travail sur la défense de Compiègne en 1814.

Il reprend son récit au 15 mars et nous montre la situation de la ville qui, au point de vue de la défense, ne s'était guère modifiée depuis le seizième siècle. Aussi Oténin dut-il recourir à de nombreux stratagèmes pour tromper l'ennemi sur la valeur réelle des moyens de défense. Des roues de voitures sont disposées sur les remparts pour simuler des canons en position, des feux de bivouac sont allumés, pendant que les tambours du dépôt d'infanterie exécutent des batteries pour faire croire à des mouvements de troupes ; une lettre annonçant les forces de la ville est confiée à un officier de la garde

nationale, M. Poulain, qui suivant les intentions du gouverneur se la laisse prendre par l'ennemi. Une levée en masse est prescrite; mais les habitants ne répondent pas toujours aux démonstrations de leur chef, qui fait cependant une sortie dans la direction de Noyon. Une autre tentative est faite par les garnisons de Beauvais, d'Amiens et de Compiègne le 24 pour reprendre Montdidier, qui est aux mains du général von Geismarck. Mais si les Prussiens se retirent le 24 mars, sur Noyon, ils reprennent le 27 Montdidier que les Français trop peu nombreux n'ont pu occuper. Le général Hulin songe alors à créer une colonne mobile, de 2.500 hommes avec cavalerie et artillerie, mais cette organisation ne rencontre aucun succès, les habitants pleins de zèle pour la défense de la ville, refusant de se laisser incorporer dans l'armée malgré les efforts des ducs de Feltre et de Rovigo. Il est parmi les défenseurs de Compiègne un nom qu'il faut retenir, c'est celui de M. Beauvais, capitaine d'une compagnie franche, qui va harceler l'ennemi, chercher à démonter ses patrouilles et à rompre ses communications. Mais les succès qu'il remporte notamment à Janville le 22 amènent une nouvelle irritation de l'ennemi; le 29, celui-ci arrive de Monchy sur Venette; cinquante de ses cavaliers descendent de la montagne de Margny, viennent à Venette, ravagent les rues et y traînent des bottes de paille enflammées; en même temps un autre détachement essaie d'incendier Margny. Le commandant ennemi annonce que chaque fois qu'on sonnera le tocsin, il en coûtera quelques villages à la France. « On décide, dit alors Escuyer, de laisser les militaire se battre entre eux. » Telle est la triste situation dans laquelle se trouve notre pays dans les derniers jours de mars.

M. Liénart communique la reproduction
